

LA PROMENADE AU BOIS DANS LE ROMAN DU XIX^e SIÈCLE

Chaque époque est attachée à un lieu parisien dont la littérature s'est emparée pour l'élever au rang de *topos*. S'il est un lieu emblématique de la vie parisienne du XIX^e siècle, c'est bien le Bois de Boulogne, omniprésent dans le roman et la nouvelle de ce siècle de révolutions successives. Le Bois – expression utilisée pour désigner l'espace vert parisien – se fait le reflet des bouleversements du paysage urbain mais influe également sur la fiction romanesque de Balzac à Zola. À travers un corpus varié qui ne se veut pas exhaustif tant les exemples intéressants abondent¹ mais où figurent les œuvres de Balzac, George Sand, Flaubert, Edmond About, Goncourt, Daudet, Zola, Maupassant, Lorrain, nous verrons combien le Bois de Boulogne est une sorte de théâtre du monde, où règne l'apparence et où l'on se donne en spectacle. Après un bref historique, nous rappellerons les fonctions du Bois, et étudierons l'impact narratif de la promenade au Bois, véritable scène à faire pour un auteur réaliste ou naturaliste, et les modifications de ce cliché. Liée à la fête impériale et aux plaisirs tarifés (bonne chère, courses hippiques, prostitution...), la promenade romanesque se change en promenade funèbre lors de révolutions, d'émeutes et sous la Troisième République, signe d'une profonde mutation sociale et idéologique.

Le Bois : lieu emblématique de la vie parisienne et du roman réaliste

Le Bois de Boulogne redessiné par le baron Haussmann s'étend sur plus de 800 hectares plantés d'arbres. On y trouve le Pré Catelan et le parc de Bagatelle, tout près du château de Madrid, surnom d'un édifice détruit sous la Révolution française. Parmi les embellissements demandés par Napoléon III, on compte l'hippodrome de Longchamp et deux lacs séparés par une cascade – dus à l'urbaniste Jean-Charles Alphand – qui servent de patinoire en hiver. Très tôt, le Bois devient une attraction, un lieu à la mode, à tel point que le journaliste Édouard Gourdon lui consacre dès 1841 une physiologie – *Physiologie du Bois de Boulogne* – puis en 1854 une étude, dont le sous-titre « Histoire, types, mœurs » indique une approche plurielle. Il s'agit de rendre compte d'un espace social, centre d'une microsociété. Chroniqueurs et artistes s'intéressent de plus en plus aux visiteurs de ses allées dont les romanciers s'inspirent pour créer le personnel de leurs œuvres. Héros et figurants s'y promènent à pied, à cheval et en calèche, seuls ou en famille. Le Bois prend en effet des visages différents selon l'heure de la journée, les jours de la semaine – le dimanche voyant déambuler travailleurs et petits bourgeois – et les saisons. Les classes laborieuses et les employés de maison viennent prendre l'air dans le parc boisé. Comme l'écrit Daudet dans *Le Nabab*, il existe deux bois : le mondain et « le bois des petits, le bois des humbles, la petite forêt sous la grande. »

Dans le roman de mœurs, le Bois est le lieu des promenades familiales, où l'enfant est roi. Ainsi, Hélène Grandjean, héroïne d'*Une page d'amour*, emmène sa fille Jeanne « chaque jour deux heures au Bois de Boulogne² » sur ordre du docteur Bodin. Mais il est le plus souvent question des rejetons de familles aisées accompagnés d'« une superbe nourrice, dont le bonnet cauchois fait merveille aux promenades du bois de Boulogne³ ». Des femmes de toutes conditions y promènent des enfants. M^{lle} de Varandeuil, vieille fille généreuse du roman *Germinie Lacerteux*, prend plaisir à retirer de la pension un petit garçon qu'elle mène au Bois pour le faire promener à dos d'âne⁴. La sortie devient moins innocente et moins désintéressée quand les demi-mondaines exhibent leur progéniture. Ainsi la mère de Jack, héros éponyme de Daudet, montre-t-elle son fils « habillé à l'anglaise⁵ » afin d'attirer les regards et pouvoir racoler à son aise. Plus tard, à la demande de son fils, Ida de Barancy accepte

¹. Cette communication constitue la première pierre d'une monographie sur le sujet.

². Alphonse Daudet, *Le Nabab, mœurs parisiennes* (1877), Lausanne, Éditions Rencontre, 1966, p. 336-337.

³. Émile Zola, *Une page d'amour* (1878), Genève, Éditions Famot, t. I, 1979, p. 40.

⁴. Alphonse Daudet, *Le Nabab*, éd. citée, p. 467-468.

⁵. Edmond et Jules de Goncourt, *Germinie Lacerteux* (1865), Paris, Le Livre de Poche, 1990, p. 34.

⁶. Alphonse Daudet, *Jack, mœurs contemporaines* (1876), Paris, Dentu, 1890, p. 80.

la présence du petit roi nègre Mâdou, émerveillé par la nature qu'il découvre et les allées remplies d'enfants.

Jack et sa mère s'assirent dans le fond de la victoria, Mâdou sur le siège à côté d'Augustin [...].

Le départ fut charmant, le long de cette avenue de l'Impératrice si large le matin, aérée et familiale. On rencontrait quelques promeneurs, de ceux qui aiment à respirer un peu de soleil avant le mouvement, le bruit, la poussière de la journée, des enfants accompagnés de gouvernantes, des tout petits, portés sur les bras, dans la solennité de leurs longues robes blanches, d'autres, plus grands, les bras et les jambes nus, les cheveux flottants⁷.

Lieu de détente, le Bois est aussi lieu de plaisir. Pour suivre la mode lancée par Napoléon III, Renée Saccard va patiner sur le lac gelé en compagnie de son beau-fils et amant, Maxime, lui affublé de « bottes molles et [d']un chapeau de renard » ; elle vêtue d'« un costume complet de Polonaise, velours et fourrure⁸ » commandé chez Worms.

Pour les promeneurs parisiens, cet endroit de verdure aux portes de la Capitale est un *ersatz* de la campagne et le symbole de Paris pour les provinciaux. Balzac a sans doute montré le premier, dans *La Comédie humaine*, ce contraste de vue entre Paris et province, et l'attraction des non-initiés pour l'endroit. Dans les *Mémoires de deux jeunes mariées*, Louise de Chaulieu s'empresse d'écrire à son amie Renée de Maucombe son émerveillement devant les lieux qui symbolisent pour elle la Capitale : « Hier, à deux heures, je suis allée me promener aux Champs-Élysées et au bois de Boulogne par une de ces journées d'automne comme nous en avons tant admirées sur les bords de la Loire. J'ai donc enfin vu Paris⁹ ! » Maupassant ira dans le même sens lorsqu'il montrera des provinciaux, surtout des femmes, s'empressant d'aller réaliser leur rêve en se faisant emmener au Bois. Dans *Une aventure parisienne*, une jeune femme quitte sa province pour connaître la vie parisienne et ses voluptés. Désireuse d'éprouver le grand frisson, elle prend pour guide l'écrivain Jean Varin lors de l'étrange visite touristique des points chauds de Paris.

Alors d'une voix résolue, elle ordonna : « Au Bois ! »

Ils partirent.

Il fallut qu'il lui nommât toutes les femmes connues, surtout les impures, avec des détails intimes sur elles, leur vie, leurs habitudes, leur intérieur, leurs vices¹⁰.

Le Bois représente surtout un lieu de distraction et d'oisiveté pour les habitués comme pour les néophytes.

Une expression d'Édouard Gourdon définit plutôt bien le nouvel espace à la mode : « le Bois de Boulogne est le grand salon de Paris ». Il est d'ailleurs chic de parler en initié de ce haut lieu du paraître, véritable institution. Dans *Renée Mauperin*, l'abbé Blampoix, prêtre distingué, « disait "le bois", pour le bois de Boulogne¹¹ ». L'aristocratie domine ce rituel social. Dandys et élégants s'y montrent et lancent des modes. C'est ainsi que le duc César de La Tour d'Embleuse, originaire de province, personnage d'Edmond About, ne se lasse pas de s'y rendre à cheval : « son seul travail pendant dix ans fut de promener ses chevaux au Bois et de montrer ses gants jaunes au foyer de l'Opéra¹². » Les hommes de la haute société parlent du *Jockey-Club*, tandis que leurs épouses, oisives et nonchalantes, discutent bijoux et spectacles. On y traite pourtant d'affaires sérieuses, notamment de politique, le Bois étant l'antichambre du pouvoir. Albert Savarus souligne cet aspect dans le roman éponyme de Balzac : « Combien de discours à la Chambre n'ai-je pas prononcés dans les allées désertes du bois de Boulogne ? Ces improvisations inutiles ont du moins aiguë ma langue et

⁷. *Ibid.*, p. 129.

⁸. Émile Zola, *La Curée* (1872), Genève, Éditions Famot, t. II, 1978, p. 90.

⁹. Balzac, *Mémoires de deux jeunes mariées* (1841), Paris, France Loisirs, *La Comédie humaine*, t. I, 1985, p. 214.

¹⁰. Guy de Maupassant, *Une aventure parisienne* (1881), dans *Contes et nouvelles [CN]*, éd. Louis Forestier, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, 1974, p. 333.

¹¹. Edmond et Jules de Goncourt, *Renée Mauperin* (1864), Paris, GF-Flammarion, 1990, p. 92.

¹². Edmond About, *Germaine* (1857), Paris, Librairie Hachette et Cie, 1884, p. 11.

accoutumé mon esprit à formuler ces pensées en paroles¹³. » Sorte d'immense salon en plein air, le Bois est également un endroit où se font alliances et mariages arrangés.

La montée de la bourgeoisie d'affaires donne un autre aspect à la représentation de la promenade. Le rituel social réservé à une caste devient pour les nouveaux riches une façon d'être intégrés ou de se croire tels. Mieux qu'un salon mondain, où il sied d'être invité pour pouvoir s'y présenter, le Bois offre cette liberté de rencontrer des personnes influentes, de s'y faire remarquer et d'avancer dans la vie. Rien de plus chic, pour les parvenus, que de posséder une propriété près du fameux Bois, dans ce quartier neuf et moderne de Paris, signe de réussite. Dans *Césarine Dietrich*, George Sand n'a qu'à donner au père de l'héroïne un hôtel particulier aux portes du Bois pour signaler au lecteur contemporain l'étendue de sa fortune :

L'hôtel Dietrich était une des plus belles villas du nouveau Paris, dans le voisinage du bois de Boulogne et dans un retrait de jardin assez bien choisi pour qu'on n'y fût pas incommodé par la poussière et le bruit des chevaux et des voitures¹⁴.

Les romans reflètent ces changements de mentalités, qui modifient la physionomie et la fréquentation du grand jardin parisien. Renée Saccard aime y étaler sa beauté aristocratique redorée par l'argent de Macquart et flâner aussi au Parc Monceau, tandis que, sous la Troisième République, Michèle de Burne, héroïne de *Notre cœur*, n'aime plus l'endroit : « le Bois est devenu impossible¹⁵ », confie-t-elle à Mariolle. Trop de monde sans doute !

Très vite, le Bois draine un monde interlope, constitué de déclassés et de parasites bien décidés à profiter de la bonne société en place et à la concurrencer. Ainsi viveurs¹⁶ et spéculateurs¹⁷, types décrits dans *Les Français peints par eux-mêmes*, marchandes à la toilette et entremetteuses comme la Tricon zolienne, attirent les femmes de mauvaise vie. Déjà présent dans *La Comédie humaine*, le mélange du monde et du demi-monde s'accroît sous le Second Empire. Les riches messieurs en quête de prestige s'enorgueillissent chaque fois que leur protégée se rend au Bois en brillant équipage. Ainsi, selon un personnage maupassantien, les banquiers, « s'ils aiment les femmes, c'est à la façon des chevaux, pour les montrer dans leur salon comme on montre au bois une paire d'alezans¹⁸. » Des hygiénistes et défenseurs de l'abolition de la prostitution dénoncent, dès les années 1880, « la prostituée de haut étage, qui va au Bois en équipage et qui a des protecteurs riches et puissants¹⁹ ». Bien que fichées par la police, les courtisanes qui racolent en toute impunité dans les allées ont fait les beaux jours du Second Empire : Cora Pearl, Blanche d'Antigny, Céleste Mogador. C'est au Bois qu'a lieu le fameux levage, sorte de racolage discret et raffiné qui consiste, selon

¹³. Balzac, *Albert Savarus* (1842), Paris, France Loisirs, *La Comédie humaine*, III, 1985, p. 90.

¹⁴. George Sand, *Césarine Dietrich* (1871), Paris, Calmann-Lévy, 1897, p. 3.

¹⁵. Guy de Maupassant, *Notre cœur* (1890), dans *Romans* [R], éd. Louis Forestier, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1987, p. 1090.

¹⁶. « Dans les courses, dans les merveilles du Bois, de l'hippodrome, de la plaine, de la forêt, de la chasse et de tout l'appareil du chenil et de l'écurie, il ne voyait que les haltes avec leurs repas homériques, l'appétissante venaison et les coupes ciselées que le soir, devant le Café de Paris, les vainqueurs remplissaient de vin de Xérès et vidaient d'un seul trait », Eugène-Victor Briffault, « Le Vendeur », dans *Les Français peints par eux-mêmes*, Paris, Omnibus-La Découverte, t. I, 2003, p. 515.

¹⁷. « Arrivé au bois de Boulogne, le spéculateur, descendant du cousin prodigieux d'où il regarde du haut en bas son petit groom et les passants, court en toute hâte proposer à de riches fashionables du *Jockey Club* plusieurs opérations magnifiques où l'on remuera l'or avec des pelles. Il s'agit seulement d'avancer quelques centaines de mille francs pour chacune d'elles. Une des plus remarquables entre autres est l'établissement en grand d'une maison de commerce intime et d'alliance étroite entre la force et la faiblesse, entre la puissance et la grâce, c'est-à-dire entre les deux sexes », Vicomte Charles-Victor d'Arlincourt, *Le Spéculateur*, dans *Les Français peints par eux-mêmes*, op. cit., p. 522.

¹⁸. Guy de Maupassant, *La Confiance* (1885), dans *CN*, t. II, 1979, p. 526.

¹⁹. Tommy Fallot, *La Femme esclave* : conférence de la Ligue française pour le relèvement de la morale publique, Paris, Libr. Fischbacher, 1884, p. 33. Sur la promenade au Bois comme scène-type des romans de filles, lire notre thèse : *Filles, prostituées et courtisanes dans l'œuvre de Guy de Maupassant. Représentation de l'amour vénal*, dir. Philippe Hamon, Université Paris III-Sorbonne Nouvelle, 1996 ; publiée à Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, thèse à la carte, 1997, 531 p.

Delvau, à attirer par des œillades l'attention et le désir d'un homme fortuné, futur protecteur. Ces dames participent d'ailleurs au pittoresque de l'endroit où toutes les rencontres sont permises.

Le Bois est attaché à certains types sociaux auxquels journalistes et écrivains consacrent des physiologies : aristocrate, coquette, cocotte, actrice, parvenu, mais aussi cocher, nourrice, petits métiers qui font partie du spectacle donné quotidiennement aux promeneurs. Tandis que les uns déjeunent, s'amuse, aiment, se distraient, font du sport, d'autres, modestes bourgeois, petits fonctionnaires, employés de maison, les regardent avec dégoût ou admiration. Comme d'autres flâneurs, Georges Duroy se plaît à observer « les riches du monde » qui se promènent au Bois tôt le matin, et dont les frasques font la une des gazettes. Il méprise ces hypocrites qui, « sous les sévères apparences », cachent les travers les plus honteux. Les nobles amazones ont peu de vertu et les maris sont des escrocs :

Il vit des hommes de finance dont l'immense fortune avait un vol pour origine, et qu'on recevait partout, dans les plus nobles maisons, puis des hommes si respectés que les petits bourgeois se découvraient sur leur passage, mais dont les tripotages effrontés, dans les grandes entreprises nationales, n'étaient un mystère pour aucun de ceux qui savaient les dessous du monde.

Tous avaient l'air hautain, la lèvre fière, l'œil insolent [...].

Duroy riait toujours, répétant : « C'est du propre, tas de crapules, tas d'escarpes²⁰ ! »

Étrange lieu que le Bois où l'on admire des financiers véreux sous le masque de l'honorabilité, où le vice côtoie la vertu, les entremetteuses, les chaperons des bourgeoises, le marché aux filles, celui des jeunes filles à marier. Le peintre Olivier Bertin, héros de *Fort comme la mort*, aperçoit une magnifique inconnue mais ne sait comment expliquer à la jeune Annette de Guilleroy le véritable statut de celle-ci :

Les fiacres, les landaus lourds, les huit-ressorts solennels se dépassaient tour à tour, distancés soudain par une victoria rapide, attelée d'un seul trotteur, emportant avec une vitesse folle, à travers toute cette foule roulante, bourgeoise et aristocrate, à travers tous les mondes, toutes les classes, toutes les hiérarchies, une femme jeune, indolente, dont la toilette claire et hardie jetait aux voitures qu'elle frôlait un étrange parfum de fleur inconnue.

« Cette dame-là, qui est-ce ? » demandait Annette.

– Je ne sais pas », répondait Bertin, tandis que la duchesse et la comtesse échangeaient un sourire²¹.

Monde et demi-monde se mêlent à tel point qu'il est parfois difficile de les séparer.

L'évolution du Bois due aux changements politiques, économiques et sociaux est sans doute rendue de façon plus flagrante par la presse satirique. *Le Monde illustré*, *Le Charivari* et *Le Journal amusant* comptent parmi leurs sujets favoris les Expositions universelles, les salons de peinture et le Bois. *La Vie parisienne* lui consacre ainsi son numéro du 26 juin 1886. Les vignettes illustrées et les blagues mettent en scène pêle-mêle les élégants, les femmes laides, les demi-mondaines qui succèdent aux Lions et aux Lionnes, les entremetteuses mais aussi les badauds, ce qui donne lieu à des situations cocasses. Le Bois fréquenté par la famille et tous les milieux se révèle un espace idéal pour le caricaturiste : l'oisiveté des uns, l'appât du gain des autres, sur fond de lutte sociale entre aristocrates, bourgeois et nouveaux riches, donnent des saynètes satiriques et des dialogues humoristiques pleins d'acide et de charme. Les romans de mœurs s'emparent aussi de cette promenade au bois, véritable scène à faire.

La Promenade au Bois : une scène à faire

De Balzac à Zola, les auteurs de romans de mœurs et de nouvelles réalistes naturalistes ont consacré, dans leurs œuvres ayant pour sujet la galanterie dorée ou tout simplement une étude de Paris, quelques lignes ou plusieurs pages au Bois de Boulogne. Ils ont compris l'usage qu'ils pourraient en faire et saisi le parti qu'ils pourraient en tirer. Attrait du lieu mondain, illusion réaliste,

²⁰. Guy de Maupassant, *Bel-Ami* (1885), dans R, p. 303.

²¹. Guy de Maupassant, *Fort comme la mort* (1889), dans *ibid.*, p. 886-887.

morceau littéraire, la promenade au Bois allie de nombreux avantages poétiques et esthétiques. S'imposant progressivement comme un passage obligé, elle présente une forme et des fonctions narratives codifiées ou détournées²². Le nom même du Bois est présent dans la plupart des conversations des personnages balzaciens et permet de donner naturel et vraisemblance à leurs discours. Les ragots qui nourrissent les conversations des personnages font avancer l'action, la promenade des héros et des seconds rôles étant l'occasion de les placer en position d'informateurs, aptes à diffuser des indices plus ou moins nécessaires à l'intrigue ou à la présentation d'un personnage.

Très souvent, la promenade au Bois permet au romancier d'insérer une description aux rôles multiples : suspendre le récit ou faire beau. Dans *La Curée*, Zola s'attarde sur l'espace en hiver, où Renée et Maxime font du patin comme l'Empereur :

Ils arrivaient au Bois, par des froids de loup qui leur piquaient le nez et les lèvres, comme si le vent leur eût soufflé du sable fin au visage. Cela les amusait d'avoir froid. Le Bois était tout gris, avec des filets de neige, semblables, le long des branches, à de minces guipures. Et, sous le ciel pâle, au-dessus du lac figé et terni, il n'y avait que les sapins des îles qui missent encore, au bord de l'horizon, leurs draperies théâtrales, où la neige cousait aussi de hautes dentelles. Ils filaient tous deux dans l'air glacé, du vol rapide des hirondelles qui rasant le sol. [...] Du haut de la grande allée, des badauds les regardaient. Parfois ils venaient se chauffer aux brasiers allumés sur le bord du lac. Et ils repartaient. Ils arrondissaient largement leur vol, les yeux pleurant de plaisir et de froid²³.

Les deux amants courent les lieux à la mode de ce nouveau Paris. En prenant tous les passages des *Rougon-Macquart* où le Bois est décrit, le lecteur peut le découvrir en toutes saisons, décliné selon la palette du coloriste. Alphonse Daudet, lui, se sert d'une longue description du lieu comme transition dans *Le Nabab*, où le narrateur intervient directement :

Vous est-il arrivé, promeneur solitaire et contemplatif, de vous coucher à plat ventre dans le taillis herbeux d'une forêt, parmi cette végétation particulière poussée entre les feuilles tombées de l'automne [...].

Un phénomène semblable se passe au bois de Boulogne. Derrière ces allées sablées, arrosées et nettes, où des files de roues tournant lentement autour du lac tracent, tout le jour, un sillon sans cesse parcouru, machinal, derrière cet admirable décor de verdure en murailles, d'eau captive, de roches fleuries, le vrai bois, le bois sauvage, aux taillis vivaces, pousse et repousse, formant des abris impénétrables, traversés de menus sentiers, de sources bruissantes. [...] Et Paul, qui, de l'aristocratique promenade parisienne, ne connaissait que les longues avenues, le lac étincelant aperçu du fond d'un carrosse ou du haut d'un break à quatre roues dans la poussière d'un retour de Longchamp, s'étonnait de voir le coin délicieusement abrité où ses amis l'avaient conduit²⁴.

L'espace mondain, où règne la corruption, est ainsi mis en opposition avec le lieu intime, modeste, propice aux amours pastorales et sincères, comme si le Bois était aussi composé d'une partie cachée au grand public, préservée. Le vocabulaire devient plus bucolique et le style se fait plus lent, à la différence du portrait en action de personnages reposant dans des landaus lancés à une vitesse vertigineuse.

L'autre séquence descriptive de la promenade au bois est celle, plus rapide et parfois violente, de la course des voitures, qui montre la rivalité des hétaires entre elles. Mais la confrontation fortuite d'une grande bourgeoise avec une courtisane, maîtresse en titre de son mari, introduit également un moment rapide et contrasté, sorte de suspens dans l'intrigue. L'ébauche de *Nana* prévoyait une rencontre entre Sabine Muffat et Anna Coupeau au Bois, les deux héroïnes se dévisageant :

²². Le *topos* de la promenade au bois est ainsi abordé de façon parodique dans *La Saison au Bois de Boulogne* de Maurice Beaubourg (1896), où des apaches et des filles de joie décident de déjeuner sur l'herbe. Nous remercions Paul Aron de nous avoir communiqué cette précieuse référence.

²³. Émile Zola, *La Curée* (1872), Genève, Éditions Famot, t. II, 1978, p. 90.

²⁴. Alphonse Daudet, *Le Nabab*, éd. citée, p. 335-337.

Et la piste qui est envahie, la foule se rangeant pour laisser passer les chevaux. Labordette qui se précipite pour aller aux nouvelles. Nana plus entourée encore et triomphant, répétition [sɛ] de l'effet, mais agrandi. C'est là où j'amènerai décidément tous les hommes. Il faut que ça monte [sɛ] encore que Nana soit reine, sous le regard de la Tricon. C'est ce qui enrage Rose Mignon et ce qui lui fera envoyer la lettre. [...]

Puis le retour, dans le Bois (la retape). Toutes les filles, sur un certain espace Et la comtesse Sabine, avec Estelle et Daguenet, près de la voiture de Nana. On se dévisage. Cela dure longtemps²⁵.

C'est finalement ailleurs que Zola placera la rencontre mais l'intention première du romancier et la lecture des notes prises par ses amis informateurs Halévy et Céard sur les activités des demi-mondaines indiquent l'importance du lieu. Les face-à-face de héros avec des concurrents ou des ennemis créent des moments de tension et peuvent donner lieu à des analepses éclairant un aspect des personnages. De même, la promenade en calèche mène à la rêverie et à des réminiscences. C'est ainsi que Holly Rodays²⁶, actrice vénale et courtisane adulée du Tout-Paris, bercée par le roulement de sa voiture, se souvient de sa jeunesse normande et de son premier amour, un beau blond à la moustache frétilleuse qu'elle vient de reconnaître dans un cocher sortant du Bois. Le lecteur est informé par un retour en arrière du passé de l'héroïne tandis qu'elle s'éloigne du jardin.

Grâce à cette scène récurrente, cliché dans le roman du XIX^e siècle, la présentation des personnages peut se faire en situation, dans leur biotope mondain. Les romanciers reconstituent par là même l'ambiance d'une époque. Edmond de Goncourt replace Chérie dans la société de son temps et le rite mondain de la promenade au Bois apparaît de façon récurrente dans le roman éponyme :

Cette même année 1868, à la fin de janvier, Chérie était l'objet d'une sorte d'ovation dans une fête de nuit donnée par le *Skating-Club* sur le lac du bois de Boulogne aux patineuses du grand monde. Parmi les fourrures sombres et fauves des duchesses de la Tremouille et de Berghes, des marquises de Canisy, de Montsabrè, de Crisenoy, de Montgomery, de Galiffet, des comtesses de Pracomtal et de Tocqueville, des baronnes de Poilly, de Courval, de Briois, des jolies demoiselles Hamel et de Dion, sous l'éclairage électrique reflété dans la glace du lac, la petite fille du maréchal, apparaissait dans une fourrure toute blanche, nouée par des faveurs bleues s'envolant derrière elle et qui la faisait ressembler à un délicieux petit mouton de pastorale²⁷.

La vie de la jeune fille est en effet marquée, rythmée par ces chevauchées quotidiennes ou le patinage sur le lac, occasions pour le romancier de décrire Chérie et d'évoquer des faits historiques précis.

La promenade au Bois fait partie de ces scènes marquantes, sortes de « tableaux » semblables aux monotypes des peintres, communes à tous les romans de mœurs où apparaissent des filles²⁸. Un chapitre de *L'Éducation sentimentale* de Flaubert montre Frédéric Moreau et Rosanette en landau. On pourrait multiplier les exemples de scènes traditionnelles : duels provoqués entre deux gentlemen, rencontres amoureuses sincères ou tarifées, affaires traitées, mariages arrangés, accélèrent des épisodes ou changent le rythme de la narration pour donner à l'intrigue un goût d'affrontement. Ils offrent quelquefois des variantes intéressantes ou surprenantes comme ce mari que s'achète M^{me} Schontz dans *Béatrix* de Balzac :

Et alors elle emmena l'Héritier dans sa calèche, au Bois [...]. Dans ce tête-à-tête public, elle traita la question de sa destinée et déclara vouloir se marier. – « J'ai sept cent mille francs, dit-elle, je vous avoue que, si je rencontrais un homme plein d'ambition et qui sût comprendre mon caractère, je changerais de position, car savez-vous quel est mon rêve ? Je voudrais être une bonne bourgeoise, entrer dans une

²⁵. *Dossier préparatoire de Nana*, Plan, Ms. NaF 10313, F^o123-124.

²⁶. Héroïne du récit éponyme de Jean Lorrain, dans *Très russe* (1886), n^{le} éd., Paris, Stock, 1914, p. 241-280.

²⁷. Edmond de Goncourt, *Chérie* (1884), éd. Jean-Louis Cabanès et Philippe Hamon, Paris, Édition La Chasse au Snark, 2002, p. 236.

²⁸. Cf. *Le Calvaire* (1887) de Mirbeau : « Dans les Champs-Élysées, je hélai un fiacre, et me dirigeai vers le Bois... [...]. Là, j'espérais rencontrer Juliette. [...] qu'elle s'étalât, comme les autres demoiselles, régulièrement, en cette foire de la galanterie, je sentais aussi que ce me serait une peine [...]. », Paris, UGE, 10/18, 1986, p. 131.

famille honnête, et rendre mon mari, mes enfants tous bien heureux ! » Le Normand voulait bien être distingué par madame Schontz ; mais l'épouser, cette folie parut discutable à un garçon de trente-huit ans que la révolution de Juillet avait fait juge. En voyant cette hésitation, madame Schontz prit l'Héritier pour cible de ses traits d'esprit, de ses plaisanteries, de son dédain, et se tourna vers Couture. En huit jours, le spéculateur, à qui elle fit flaire sa caisse, offrit sa main, son cœur et son avenir, trois choses de la même valeur²⁹.

L'alliance un peu audacieuse monnayée par Mme Schontz parodie les demandes romantiques faites dans ce temple de l'amour.

La promenade au bois peut correspondre à des moments forts de l'action romanesque. Ce motif est renouvelé par George Sand et traité comme un symbole de l'émancipation de son héroïne, Césarine Dietrich, qui court au Bois, à la suite d'une dispute avec Pauline de Nermont, sa préceptrice :

– Eh bien ! dit-elle en se levant avec humeur, je tâcherai d'être un homme tout à fait. Je vais mener la vie de garçon, chasser, crever des chevaux, m'intéresser aux écuries et à la politique, traiter les hommes comme des camarades, les femmes comme des enfants, ne pas me soucier de relever la gloire de mon sexe, rire de tout, me faire remarquer, ne m'intéresser à rien et à personne. Voilà les hommes de mon temps ; je veux savoir si leur stupidité les rend heureux !

Elle sonna, demanda son cheval, et, malgré mes représentations, s'en alla parader au bois, sous les yeux de tout Paris, escortée d'un domestique trop dévoué, le fameux Bertrand, et d'un groom pur sang. C'était la première fois qu'elle sortait ainsi sans son père et sans moi. [...] Elle nous avait annoncé plus d'une fois qu'aussitôt sa majorité elle prétendait jouir de sa liberté comme une jeune fille anglaise ou américaine. Nous espérions qu'elle ne se lancerait pas trop vite. Elle voulait se lancer, elle se lança, et de ce jour elle sortit seule dans sa voiture, et rendit des visites sans se faire accompagner par personne. Cette excentricité ne déplut point, bien qu'on la blâmât³⁰.

La cavalcade au bois de l'héroïne, devenue majeure, est un passage décisif dans la vie du personnage comme dans le récit. Césarine ne cessera d'aller seule au Bois, considéré par les autres femmes comme mondain et futile mais lieu de méditation pour elle.

Étape importante dans le destin des personnages pressés de réaliser leur ambition, le Bois permet au lecteur de mieux comprendre la psychologie du protagoniste. La rencontre fortuite du jeune Lucien de Rubempré avec Mme de Bargeton et Mme d'Espard a lieu précisément au Bois. Le regard que Lucien leur jette, alors qu'il se trouve dans le coupé de Coralie, en dit long :

Le poète éprouva la plus enivrante des jouissances : Coralie, que le regard rendait sublime, offrit à tous les yeux ravis une toilette pleine de goût et d'élégance. Le Paris des Champs-Élysées admira ces deux amants. Dans une allée du bois de Boulogne, leur coupé rencontra la calèche de M^{mes} d'Espard et de Bargeton qui regardèrent Lucien d'un air étonné, mais auxquelles il lança le coup d'œil méprisant du poète qui pressent sa gloire et va user de son pouvoir. Le moment où il put échanger par un coup d'œil avec ces deux femmes quelques-unes des pensées de vengeance qu'elles lui avaient mises au cœur pour le ronger fut un des plus doux de sa vie et décida peut-être de sa destinée³¹.

Le romancier choisit bien à propos ce symbole des luttes et des affrontements, où l'on annonce ce qu'on souhaite être et montre ce que l'on est devenu. Ces joutes silencieuses peuvent aussi être traitées de façon plus systématique et apparaître plusieurs fois dans le même récit.

Dans le roman réaliste, la promenade au Bois constitue parfois une séquence itérative permettant au lecteur de suivre l'évolution de la situation du héros. Elle correspond à chaque étape de l'ascension du personnage dans l'échelle sociale. Pour accentuer l'arrivisme de Bel-Ami, Maupassant lui fait admirer une courtisane du Bois qui devient bientôt son modèle. Georges Duroy se reconnaît une parenté avec cette mystérieuse blonde, arrivée et inaccessible :

Mais une voiture passa, découverte, basse et charmante, traînée au grand trot par deux minces chevaux blancs dont la crinière et la queue voltigeaient, et conduite par une petite jeune femme blonde,

²⁹. Balzac, *Béatrix* (1839), Paris, France Loisirs, *La Comédie humaine*, t. V, 1985, p. 96-97.

³⁰. George Sand, *Césarine Dietrich*, éd. citée, p. 117-118.

³¹. Balzac, *Illusions perdues* (1839-1846), Paris, France Loisirs, *La Comédie humaine*, t. XI, 1985, p. 215.

une courtisane connue qui avait deux grooms assis derrière elle. Duroy s'arrêta, avec une envie de saluer et d'applaudir cette parvenue de l'amour qui étalait avec audace dans cette promenade et à cette heure des hypocrites aristocrates, le luxe crâne gagné sur ses draps. Il sentait peut-être vaguement qu'il y avait quelque chose de commun entre eux, un lien de nature, qu'ils étaient de même race, de même âme, et que son succès aurait des procédés audacieux de même ordre³².

Entre l'admirateur de la belle aperçue dans son landau et le journaliste, une évolution s'est produite car Bel-Ami s'est déjà lancé à l'assaut de la fortune en se servant des femmes comme la demi-mondaine utilise les hommes. Il retourne, en fiacre et la nuit, cette fois, dans le lieu galant en compagnie de Madeleine Forestier, devenue son épouse. Tous deux s'étonnent de la multitude de voitures chargées d'amants enlacés :

Ils prirent un fiacre découvert, gagnèrent les Champs-Élysées, puis l'avenue du Bois de Boulogne. C'était une nuit sans vent, une de ces nuits d'étuve où l'air de Paris surchauffé entre dans la poitrine comme une vapeur de four. Une armée de fiacres menait sous les arbres tout un peuple d'amoureux. [...]

Georges et Madeleine s'amusaient à regarder tous ces couples enlacés, passant dans ces voitures, la femme en robe claire et l'homme sombre. C'était un immense fleuve d'amants qui coulait vers le Bois sous le ciel étoilé et brûlant³³.

La promenade romanesque récurrente dans une même œuvre dépasse ainsi sa fonction ordinaire et banale de témoin d'une époque pour prendre une signification plus profonde.

Parmi les romans de mœurs, *Nana* offre un exemple important d'utilisation narrative de la scène au Bois. On se souvient du caprice de Nana qui exige de Steiner un tour au Bois pour aller boire du lait frais³⁴. Mais le long chapitre XI, le Grand Prix de Longchamp, apparaît comme le point d'orgue de l'œuvre. Tout s'y noue et s'y termine car, si la jument Nana gagne la course et que la courtisane connaît son apothéose – moment fort de l'action –, cette scène sonne aussi le glas de l'héroïne. Regardée et admirée, vêtue de blanc et de bleu, Nana goûte un éphémère triomphe. Sa déchéance est annoncée. Suite au magnifique morceau de bravoure, Nana, ruinée, est contrainte de faire de la retape au Bois. Ce chapitre à faire, maillon indispensable à la structure du roman, semble avoir été pensé très tôt pour accentuer la chute de l'œuvre : grandeur et décadence d'Anna Coupeau. Ainsi, le Bois n'enjolive plus le roman, mais le récit se construit autour de lui. De la gloire au ruisseau, l'écrivain transforme même la scène de promenade en balade funeste.

La promenade funèbre

La scène du Bois, passage habituel du roman de mœurs, est restée longtemps attachée à l'idée de fêtes, de loisirs – Gourdon parle de sports dès 1854 – et de plaisirs. Pourtant, la littérature se fait aussi l'écho des désillusions et des drames qu'abrite cet écrin de verdure. En dehors de faits divers tragiques qui ont réellement marqué l'histoire de Paris – incendies, suicides –, les romanciers ont créé des situations tragiques et ont fait peser sur leurs personnages des malheurs accentués ou provoqués par leur passage en ce lieu. Les réalistes ont bien compris l'usage détourné qu'ils pourraient faire de la scène de la balade au Bois. Dans le chapitre LXX des *Frères Zemganno*, le Bois se change en lieu de méditation et de douleur, où Gianni, qui se sent responsable de l'accident de son frère, se venge sur la végétation :

Sans savoir où il allait, Gianni de trouvait toujours dans le bois de Boulogne, situé à quelques pas de sa porte, dans ce bois, où rejeté des grandes avenues par le joyeux bonheur de la promenade des heureux du jour, il s'enfonçait dans une solitaire petite allée. [...]

³². Guy de Maupassant, *Bel-Ami* (1885), dans R, p. 303-304.

³³. *Ibid.*, p. 371.

³⁴. « Oh ! vous ne savez pas ? dit-elle en revenant à Steiner, vous allez me mener au bois de Boulogne, et nous boirons du lait », Émile Zola, *Nana* (1880), Paris, Le Livre de Poche, 1984, p. 128.

Et se mettant à marcher à grands pas rapides, dans une colère silencieuse, de sa canne, il fouettait, à droite et à gauche, les hautes herbes des deux bords de l'allée, trouvant au penchement brisé sur leurs tiges des pauvres plantes du petit chemin, un soulagement à sa souffrance³⁵.

Un jeu de contraste s'établit entre ce lieu de joie et d'insouciance, et le caractère dysphorique que lui confère le personnage.

Balzac avait déjà soulevé le rideau et montré les coulisses implacables de ce dur théâtre de la vie, où les fortunes et les réputations se faisaient et se défaisaient. Le lieu idyllique peut se révéler très vite un enfer pour les personnages souhaitant s'élever au-dessus de leur condition. Au Bois, on élit puis voue aux gémonies en deux tours de landaus ceux et celles qui ont connu un bref triomphe. La seconde partie du siècle donne une vision littéraire encore plus cruelle du lieu.

On ne peut en effet envisager une étude de la représentation de la promenade au Bois de Boulogne en faisant abstraction de son évolution socio-historique. Symbole même du triomphe de la Bourgeoisie, le Bois apparaît aux auteurs du Second Empire et de la Troisième République comme un vestige de cette splendeur impériale ternie par des révolutions sanglantes. Ces changements s'accompagnent d'une évolution esthétique et symbolique. Il s'agit de montrer le lieu d'une lutte sociale où les idées de Darwin sont en action. La mort règne dans cet endroit d'affrontements. Dans *L'Éducation sentimentale*, le Bois est utilisé pour représenter le désenchantement de la génération de 1848. Afin de mieux souligner la fin des vieilles valeurs aristocratiques, Flaubert crée l'épisode burlesque du duel au Bois. Aucun des adversaires n'a envie de se battre à l'épée. Tandis que Frédéric Moreau a peur de mourir, Cisy « souhaite que Frédéric, pendant la nuit, mourût d'une attaque d'apoplexie, ou qu'une émeute survenant, il y eût le lendemain assez de barricades pour fermer tous les abords du Bois de Boulogne³⁶ ». Finalement, le duel n'aura pas lieu car arrêté au premier sang, l'un des duellistes s'étant blessé le pouce lors d'une chute. On est loin des valeurs chevaleresques de courage et de loyauté.

Une simple balade dans le grand jardin de Paris peut s'avérer funeste. Dans le conte *Promenade*, Maupassant met ainsi en scène M. Leras, modeste teneur de livres, qui voit, non sans dégoût, une prostituée lui proposer ses services :

M. Leras, un peu las à la fin de marcher, s'assit sur un banc pour regarder défilier ces fiacres chargés d'amour. Et, presque aussitôt, une femme arriva près de lui et prit place à son côté. « Bonjour, mon petit homme », dit-elle. « [...] Laisse-toi aimer, mon chéri ; tu verras que je suis bien gentille. »

Il prononça : « Vous vous trompez, madame³⁷. »

Le lieu de jouissance devient mortifère. Les truqueuses du Bois de Boulogne – auxquelles Jean Lorrain consacre une nouvelle dans *Une femme par jour*³⁸ – président à la triste destinée de l'employé qui, à leur contact, se rend compte de sa médiocrité et de sa solitude :

Et tout à coup, comme si un voile épais se fût déchiré, il aperçut la misère, l'infinie, la monotone misère de son existence : la misère passée, la misère présente, la misère future : les derniers jours pareils aux premiers, sans rien devant lui, rien autour de lui, rien dans le cœur, rien nulle part³⁹.

Au petit matin, un couple d'amoureux découvre le teneur de livres pendu à la branche d'un arbre du jardin. La promenade au Bois a réveillé les humiliations et les déconvenues d'une vie. La balade sentimentale se termine de manière tragique également chez Goncourt. Lors d'une sortie avec Tanchon, Élisabeth assassine son militaire qui avait fait preuve d'un empressement trop brutal⁴⁰. Il est surprenant qu'Élisabeth ait vu rouge en ce lieu qui sue l'amour. Duels avortés, lieu de désillusions, de morts, de meurtres, de suicides, il est aussi lié à la violence des émeutes et à la politique.

³⁵. Edmond de Goncourt, *Les Frères Zemganno* (1879), Genève, Slatkine, Fleuron, 1996, p. 245-247.

³⁶. Gustave Flaubert, *L'Éducation sentimentale* (1869), Paris, Gallimard, « Folio », 1989, p. 251-252.

³⁷. Guy de Maupassant, *Promenade* (1884), dans *CN*, t. II, p. 130.

³⁸. Jean Lorrain, *La Truqueuse du bois*, dans *Une femme par jour*, Paris, Éditions Guillaume, Lotus Bleu, 1896, p. 73-81.

³⁹. Guy de Maupassant, *Promenade* (1884), dans *CN*, t. II, p. 131.

⁴⁰. Edmond de Goncourt, *La Fille Élisabeth* (1877), Paris, La Boîte à documents, 1990, p. 97.

Maxime Du Camp note dans *Les Convulsions de Paris* (1881) que lors de la Commune, le Bois était fermé. Mais Zola utilise ce lieu symbolique de façon originale dans un autre contexte politique : celui des vagues d'attentats anarchistes qui ébranlèrent Paris dans la dernière décennie du XIX^e siècle. Dans *Paris*, c'est en effet au Bois de Boulogne que se réfugie l'anarchiste Salvat, qui a lancé une bombe rue Godot-de-Mauroy. La chasse à l'homme organisée par la police doit se faire dans la discrétion selon le Ministre Monferand : « n'ameutez pas les promeneurs du Bois. Tâchez que l'arrestation passe inaperçue⁴¹... » Tandis que Pierre et Guillaume se promènent au Bois pensant à leur ami activement recherché, ils voient surgir une chose dont ils ignorent la nature :

À ce moment, dans ce coin sauvage et désert, où ils pouvaient se croire au bout du monde, ils eurent une extraordinaire vision. Brusquement, sautant d'un fourré, un homme parut, galopa devant eux. Et c'était sûrement un homme, mais si méconnaissable, si couvert de boue, dans un état d'effroyable détresse, qu'on aurait pu le prendre pour une bête, quelque sanglier traqué, forcé par les chiens⁴².

En fait, il s'agit de Salvat, pris au piège du lieu encerclé par la force publique. Le traitement narratif des deux actions en contrepoint donne toute sa force au roman : la flânerie au milieu des bicyclettes, signe de modernité, et la fuite éperdue du hors-la-loi. Arrêté dans la remise d'un petit café restaurant au cœur du Bois, l'anarchiste est maltraité par le chef de la Sûreté Gascogne et ses agents comme s'ils avaient affaire à une bête sauvage. Le Bois devient alors l'un des derniers décors d'une tragédie dont le dénouement aura pour cadre la cour de la Petite-Roquette, pour l'exécution du coupable. L'une des variantes tragiques de la scène au Bois a ainsi pour effet de condamner la violence des hommes et les inégalités sociales mises en évidence par les allées de verdure, où discutent les nantis, tandis que des misérables meurent de faim dans les quartiers populaires parisiens. La fin du siècle teinte ainsi la promenade de pessimisme, sur fond de lutte des classes.

Lieu futile, léger, créé pour le plaisir, le Bois de Boulogne a vu défilé dans ses allées toutes les classes sociales. Poumon de Paris, il permet le repos et la flânerie et donne un spectacle à la fois immuable et sans cesse renouvelé de/à ses visiteurs, habitués ou promeneurs d'occasion, gens chic ou badauds de province. D'abord respiration du texte, suspension de l'intrigue sous forme d'une brillante description, colorée et poétique, la promenade au Bois acquiert une place prépondérante dans la fiction romanesque au point de n'être plus un détail pittoresque et attendu, mais de devenir une scène à faire autour de laquelle se construit l'œuvre. Récurrente ou singulative, la scène du Bois permet une avancée de l'intrigue et une meilleure compréhension des personnages, décrits dans un biotope mondain ou demi-mondain. L'usage qui en est fait et sa signification évoluent au cours du siècle. Du Second Empire à l'affaire Dreyfus et aux attentats anarchistes, le Bois doré se colore de noir et de rouge sang, l'insouciance de la fête ayant fait place à la douleur des insurgés. Ce n'est pourtant pas le côté sombre du Bois que les écrivains du XX^e siècle ont retenu. Témoin daté d'une époque d'avant la Grande Guerre, la promenade au Bois s'adapte aux transformations du paysage et à la modernisation des transports urbains. La balade d'Odette, au milieu des chevaux et des landaus, dans l'œuvre proustienne, figure le dernier avatar d'un rituel révolu. Si le lieu évoluera encore pour se réduire dans le langage actuel à celui de la prostitution et de la transsexualité, on retiendra les fresques sociales – pensons aux *Voyageurs de l'Impériale* de Louis Aragon – et quelques romans historiques qui font revivre cette scène archétypale et cet espace fascinant, théâtre du monde, miroir d'une époque et d'une forme de roman.

Noëlle BENHAMOU
Centre Zola, ITEM-CNRS

⁴¹. Émile Zola, *Paris* (1898), Genève, Éditions Famot, t. I, 1980, p. 243.

⁴². *Ibid.*, t. II, p. 18.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

Œuvres littéraires citées

- ABOUT (Edmond), *Germaine* (1857), Paris, Librairie Hachette et C^{ie}, 1884.
- BALZAC (Honoré de), *La Comédie humaine*, Paris, France Loisirs, 1985, 25 vol.
Mémoires de deux jeunes mariées (1841), vol. I.
Albert Savarus (1842), vol. III.
Béatrix (1839), vol. V.
Illusions perdues (1839-1846), vol. XI.
- BEAUBOURG (Maurice), *La Saison au Bois de Boulogne*, suivi de *Les Joueurs de boules de Saint-Mandé*, Paris, H. Simonis-Empis, 1896.
- DAUDET (Alphonse), *Jack, mœurs contemporaines* (1876), Paris, Dentu, 1890.
Le Nabab, mœurs parisiennes (1877), Lausanne, Éditions Rencontre, 1966.
- FLAUBERT (Gustave), *L'Éducation sentimentale* (1869), Paris, Gallimard, « Folio », 1989.
- GONCOURT (Edmond et Jules de), *Renée Mauperin* (1864), Paris, GF-Flammarion, 1990.
Germinie Lacerteux (1865), Paris, Le Livre de Poche, 1990.
- GONCOURT (Edmond de), *La Fille Élisa* (1877), Paris, La Boîte à documents, 1990.
Les Frères Zemganno (1879), Genève, Slatkine, « Fleuron », 1996.
Chérie (1884), éd. Jean-Louis Cabanès et Philippe Hamon, Paris, Édition La Chasse au Snark, 2002.
- LORRAIN (Jean), *Holly Rodays dans Très russe* (1886), n^{le} éd., Paris, Stock, 1914.
La Truquese du bois, dans *Une femme par jour*, Paris, Éditions Guillaume, Lotus Bleu, 1896.
- MAUPASSANT (Guy de), *Contes et nouvelles*, éd. Louis Forestier, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1974 et 1979, 2 tomes.
 - *Une aventure parisienne* (1881)
 - *Promenade* (1884)
 - *La Confiance* (1885)
Romans, éd. Louis Forestier, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1987.
 - *Bel-Ami* (1885)
 - *Fort comme la mort* (1889)
 - *Notre cœur* (1890)
- MIRBEAU (Octave), *Le Calvaire* (1887), Paris, UGE, 10/18, 1986.
- SAND (George), *Césarine Dietrich* (1871), Paris, Calmann-Lévy, 1897.
- ZOLA (Émile), *La Curée* (1872), Genève, Éditions Famot, 1978, 2 tomes.
Une page d'amour (1878), Genève, Éditions Famot, 1979, 2 tomes.
Nana (1880), Paris, Le Livre de Poche, 1984.
Paris (1898), Genève, Éditions Famot, 1980, 2 tomes.
- Les Français peints par eux-mêmes*, Paris, Omnibus-La Découverte, t. I, 2003.
 Vicomte Charles-Victor d'ARLINCOURT, *Le Spéculateur*.
 Eugène-Victor BRIFFAULT, *Le Viveur*.

Études consultées

- CORBEL (Henri), *Petite Histoire du Bois de Boulogne*, Paris, Albin Michel, 1931.
- GOURDON (Édouard), *Physiologie du Bois de Boulogne*, Paris, Charpentier, 1841.
Le Bois de Boulogne. Histoire, types, mœurs, Paris, Charpentier, 1854.
- HAMON (Philippe), article « Bois (de Boulogne, et autres) » p.126-128 dans *Dictionnaire thématique du roman de mœurs (1850-1914)*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2003.
- MITTON (Fernand) et L'ÉGLISE (Fernand de), *Les Châteaux galants du Bois de Boulogne*, Paris, H. Daragon, Bibliothèque du vieux Paris, 1912.
- PRILLE (Pol), *Bois de Boulogne, bois d'amour*, Paris, Éditions Montaigne, collection du Gai Savoir ; 5, 1925.

TELSATME (Émilie), *Le Bois de Boulogne. Précis historique et littéraire*, Paris, Delcambre, 1854.
VERVIERS (L. de), *Le Bois de Boulogne. La forêt de Rouvray...*, Paris, Chaumerot, 1855.



Expérience du frein Diaz à la Cascade du Bois de Boulogne (1886), dans M. Dunki, «Paris. Les expériences des guides de sûreté, système E. Diaz au bois de Boulogne», *Le Monde illustré*, 19 juin 1886. Cliché et coll. N. Benhamou.